

**“Comme
un papier
tue-mouches
dans une
maison
de vacances
fermée”**

La Parole Errante
à la Maison de l'Arbre
9 rue François Debergue
Montreuil 93100

**de
mai
68
à...**

CHANTIER

**“Introduire la
politique plus
vivement”**
***Jean-Claude
Polack***



**Propos recueillis
par Pierre Vincent Cresceri
et Stéphane Gatti
Rédaction et mise en forme
Benoit Francès**

“Introduire la politique plus vivement”

Entretien
avec
Jean-Claude
Polack

“Introduire la politique plus vivement”

En rencontrant Félix Guattari, Jean-Claude Polack, psychiatre, s'engage dans l'expérience menée depuis 53 à la clinique de La Borde. Là se met en œuvre, avec Jean Oury, le projet de la psychothérapie institutionnelle : pour pouvoir soigner les fous, il faut aussi soigner l'institution. Indistinction des tâches et absence de murs, au propre comme au figuré, permettent une remise en cause permanente de l'hôpital et de ses routines délétères. Nombre de militants politiques, avant comme après 68, profitent de cette expérience ; car Guattari s'intéresse aussi bien aux organisations révolutionnaires, institutions souffrant elles-mêmes de leurs maladies propres – tendances groupusculaires, dogmatisme, indifférence aux individus, reproduction en leur sein des aliénations sociales et mentales qu'elles combattent. Il s'attache également à replacer les subjectivités dans leur histoire et dans l'histoire ; projet pratique qui culmine théoriquement dans le concept de schizo-analyse, développé avec le philosophe Gilles Deleuze. Réfléchir sur les voies et les processus de la subjectivité, c'est également prendre acte de la nouveauté qui surgit avec 68, événement qui déborde les pensées déterministes. Jean-Claude Polack reste à La Borde de 64 à 76 ; il quitte la clinique dans le sillage de Félix Guattari, départ qui met fin à un cycle dans la vie de ce collectif.

“Introduire la politique plus vivement”

Passer à « l’ennemi »

Quand entrez-vous dans le militantisme ?

Au cours de mes études. Mais mon engagement politique est 5
complètement pris dans mon histoire familiale. Ma mère et
mon père étaient des juifs polonais. Ils étaient nés tous les deux
à Lodz. Ils s’y sont connus très jeunes et ils ont fait partie des
jeunesses communistes, ce qui en Pologne, à cette époque-là,
était osé et assez dangereux. C’est d’ailleurs l’une des raisons
pour lesquelles ils ont quitté très tôt la Pologne. Mon père a été
étudiant en médecine à Strasbourg et il est devenu français. Ma
mère est venue quelque temps après ; elle n’étudiait pas, elle
était presque trop jeune pour cela. Elle est arrivée avec sa
meilleure amie, Bianca Zazzo, la femme du psychologue pour
enfants René Zazzo. Elle a été très tôt militante, faisant partie
de groupes qui soutenaient les républicains espagnols, etc.
Mon père est mort quand j’avais trois ans; on a alors quitté la

France, ma mère et moi, à cause de tous les dangers qui la menaçaient en tant que Polonaise juive et communiste. Elle a décidé de partir et on a suivi cette filière, assez connue d'ailleurs, qui passait par Marseille puis par la frontière avec l'Espagne, Barcelone, etc. Filière qu'a empruntée Walter Benjamin, avant de se suicider quand il apprend qu'il ne pourra finalement pas trouver asile en Espagne.

J'ai donc vécu très tôt dans un climat d'engagement politique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, nous nous sommes, ma mère et moi, réfugiés en Amérique latine ; d'abord en Jamaïque et puis à Cuba, précisément. À notre retour, en 46, ma mère me met sans hésitation chez les Vaillants, les petits scouts communistes de l'époque ; staliniens, quoi. J'étais très content de faire ça. Et puis ma mère a assez vite changé d'opinion au contact de ses amis, de Sartre aussi. Ensuite j'ai été aux jeunesses communistes révolutionnaires – ça ne s'appelait pas comme ça à l'époque mais je ne me souviens plus du nom. Je ne suis rentré au Parti que beaucoup plus tard, après la guerre d'Algérie. Le début de mes études coïncide d'ailleurs avec elle ; je commence médecine en 54 et je termine en 62, ce sont exactement les huit années de guerre. Là, je suis rentré à fond dans l'opposition, pour l'indépendance algérienne et la décolonisation entière et sans ambiguïtés.

À ce moment-là, j'étais plutôt dans tous les mouvements, disons, parallèles au PC, qui n'étaient pas anti-communistes, mais pas communistes non plus, qui n'acceptaient pas d'entrer dans le PC tel qu'il était. On a eu toutes sortes de tentations d'aller dans des formations trotskistes, etc. Mais, pendant toute la durée de la guerre, l'activité politique se concentre en réalité dans l'Unef, qui à l'époque est un vrai mouvement politique, un vrai syndicat, assez puissant et très actif. Je pense que les étudiants n'avaient pas envie d'aller à la guerre, donc ils se sont foutus à fond là-dedans. L'association des étudiants en

médecine de Paris était composée de gens des classes moyennes bourgeoises, plutôt conservateurs, pas réactionnaires mais dans le flou par rapport à la guerre d'Algérie et aux entreprises gauchistes. Vers la fin de la guerre, elle m'a quand même élu à sa tête, ainsi qu'un certain nombre de gens très marqués politiquement. On a été réélu en 61, au moment de l'OAS et de toutes ces histoires-là. C'est vraiment là que j'ai commencé à être très actif. C'est à ce moment-là que je rencontre Félix Guattari. Je vais voir un peu ce qui se passe à La Voie communiste. Ça me semble très sympa. J'ai toujours eu un certain appétit pour la trahison. Je trouve toujours très séduisante l'idée de fricoter avec les ennemis du pays. Quand j'étais président de l'AG de médecine, en 61, la dernière année de la guerre, on a organisé pour une vingtaine d'entre nous un voyage en Tunisie ; on a rencontré les gens de l'UGTA, tous les dirigeants algériens, étudiants mais aussi travailleurs. C'était au moment de l'affaire de Bizerte. Les Tunisiens ont voulu faire quelque chose pour montrer aux Algériens leur solidarité. Bourguiba a décidé qu'il fallait que la France rende Bizerte à la Tunisie. Il a organisé une marche jusqu'à Bizerte. L'armée française a tiré, ils ont tué quelques Tunisiens, en ont blessé pas mal. Évidemment, on a été dans les hôpitaux et on a collaboré avec les Tunisiens contre ces salauds qui leur avaient tiré dessus. À ce moment-là, je me suis rapproché énormément de Félix et, du coup, de la psychanalyse.

En 62, les gens qui avaient été les plus en pointe sur la question de l'Algérie ont été appelés à se mettre éventuellement à la tête de l'Unef. J'ai été malgré moi candidat à la présidence ; je n'en avais vraiment pas envie et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour ne pas être élu. Ça a marché, je n'ai pas été élu. J'ai fait des discours tonitruants ; j'expliquais que mon modèle du syndicalisme étudiant, c'était la Zengakuren au Japon. Ça classait l'affaire... À l'époque, la Zengakuren tuait des gens dans les

rués, c'était très violent.

Puis l'UEC m'a récupéré, en quelque sorte. Ils étaient en lutte contre la direction du Parti. C'est le fameux clash qui a été raconté, notamment, dans *Génération* de Rotman. À la fin de la guerre d'Algérie, on a eu deux propositions. La première des *Temps modernes*, qui proposaient à certains d'entre nous de rentrer dans le comité de rédaction sans que nos noms soient inscrits. Puis on devait faire nos preuves, et ensuite, éventuellement, être intégrés nominalement. L'autre de l'UEC, toute une bande de gens que j'aimais beaucoup. Des dissidents, en quelque sorte, mais qui étaient membres du Parti – le bureau politique de l'UEC étant forcément composé de gens du Parti. Ils m'ont demandé de rentrer dans l'UEC et m'ont catapulté à une position de responsabilité dans la revue *Clarté*. Très beau journal à l'époque. J'étais syndicaliste étudiant et il allait de soi que je devais être membre du PC. Donc je me suis inscrit ; et, comme j'étais à cette époque interne en psychiatrie à Villejuif, je suis devenu membre de la cellule du Parti à l'hôpital psychiatrique de Villejuif. On a fait plein de choses à l'hôpital. Par ailleurs, mon patron était un type que j'aimais beaucoup, Le Guillant.

8

Le Parti et la psychanalyse, « science bourgeoise »

Quand avez-vous décidé de devenir psychiatre ?

C'est Le Guillant qui a fait de moi un psychiatre, qui m'a tenté. Il m'a tenté à partir d'un horizon théorique et politique un peu différent du mien, celui de la psychiatrie sociale. Dans sa jeunesse, il était plutôt un homme de droite, très proche des roy-

alistes ; je crois qu'il avait copiné aussi avec Céline. Et puis, pendant la Résistance, il a basculé dans une histoire un peu romantique ; il rencontre Germaine Le Hénaff, une communiste qui avait un joli nom de résistance, « Hirondelle ». Une Bretonne comme lui, et qui l'a converti, on peut le dire. Il est devenu un communiste pur et dur, tellement que certains ont fini par le considérer comme un stalinien. C'est vrai qu'il a écrit des articles un peu discutables, par exemple sur l'affaire des blouses blanches en Russie ; il avait alors soutenu la position du gouvernement soviétique. Il y avait un procès fait à un certain nombre de médecins qui, comme par hasard, étaient des médecins juifs. Je crois qu'on les a accusés, pour la plupart, d'avoir empoisonné des dirigeants – enfin des trucs absolument aberrants, un de ces procès dont Staline était coutumier. Et Le Guillant avait écrit en France un article pour soutenir ça. Il avait fait partie aussi des gens qui n'avaient pas hésité à dénoncer dans un premier temps la psychanalyse comme étant une idéologie bourgeoise. Le Guillant était contre, il était « politzérien » comme on disait – Politzer était un philosophe du Parti, des années 30, d'ailleurs pas inintéressant (la psychologie concrète, etc.), mais alors radicalement anti-freudien. C'est lui qui, en gros, a lancé cette idée de la psychanalyse comme idéologie bourgeoise, science bourgeoise. Il est ainsi apparu à certains assez conservateur par rapport aux positions du Parti.

9

Comment travaillait Le Guillant ?

Dans son boulot, c'était un type très intéressant. Il essayait d'articuler l'aliénation mentale avec l'aliénation sociale. Il a fait une étude sur le phénomène d'émigration des Bretons vers Paris, et notamment sur l'émigration des bonnes à tout faire, les bonnes bretonnes, qui étaient très nombreuses à l'époque,

10

un peu avant la Seconde Guerre mondiale et après. Son énorme travail sur cette émigration a permis de défaire un certain nombre de préjugés sur leur bêtise ou leur côté « Bécassine ». Il a montré qu'au contraire c'était les plus intelligentes et les plus débrouillardes qui pouvaient monter à Paris sans tomber dans tous les traquenards de la ville. Après, il a fait un travail avec la CGT sur les standardistes de téléphone. Il a créé une nosologie, une maladie qui s'appelle la névrose des standardistes, en montrant que ce travail pouvait générer des troubles assez graves. Je passe les détails, mais en travaillant de très près avec ces gens aux prises avec les machines, il essayait de montrer comment ça pouvait complètement perturber leur personnalité. Il avait fait le même genre de travail avec les conducteurs de train qui utilisaient à l'époque une machine qui commençait à automatiser la conduite. Tout ça sur le fond d'une psychiatrie sociale qui était sociologisante, d'une part, et pavlovienne d'autre part. L'intéressaient les conditionnements, les réflexes, comment la répétition de certaines situations provoque des troubles. Il a aussi fait un écrit, peut-être le plus parfait, sur les sœurs Papin. Des bonnes à tout faire exemplaires, enfin contre-exemplaires ; et il a écrit quelque chose de très intéressant que j'ai repris. Je trouvais intéressant de confronter la façon dont les surréalistes avaient parlé de ça avec Le Guillant et puis Lacan, qui en a aussi parlé. J'y ai été de ma théorie, également plus récemment à propos du film *La Cérémonie* de Chabrol, dans lequel deux femmes assassinent une famille.

Continuez-vous ensuite vos activités politiques ?

Je continue à m'activer dans la mutuelle des étudiants. Je m'y occupe beaucoup de la santé mentale des étudiants et des positions de la Fondation santé des étudiants de France sur les étudiants, extrêmement réactionnaires. Je fais ma thèse de

médecine là-dessus. Je dénonce notamment le fait que, dans les cliniques de santé mentale pour les étudiants, souvent d'anciens sanatorium pour tuberculeux, on leur interdit de se syndiquer. C'est aberrant, extraordinaire. D'autre part, on leur interdit de former un club, alors qu'on commence déjà à le faire dans les hôpitaux. Mais à la clinique Dupré de Sceaux, c'est hors de question. Les gens sont là individuellement, ils doivent respecter des relations purement duelles avec les soignants. En plus, les deux spécialistes qui dirigent ça font toute une théorie sur les maladies des étudiants, en général à partir de l'œdipe de l'adolescence, des conflits névrotiques, etc., sans prendre en compte leur condition sociale, leurs aspirations d'une part à apprendre, mais aussi à changer le monde. Ce qui est quand même une des caractéristiques essentielles de la condition étudiante : depuis des siècles, quand il y a des barricades, ils y vont, quelle que soit leur origine de classe.

Ça m'énervait beaucoup. Surtout qu'à cette époque-là il y avait des gens comme Bourdieu et Passeron, qui ont écrit ce fameux livre, *Les Héritiers*, que j'ai en horreur. Ce livre expliquait que, si l'on est d'origine bourgeoise et qu'on se destine à être des bourgeois, des dirigeants, on est suspect a priori pendant toute la durée de son existence. Et donc, en gros, les étudiants révolutionnaires, ça n'existe pas. C'est de la foutaise. C'est un raisonnement, au fond, profondément et radicalement économiste. C'est le refus de prendre en compte – et c'est sans doute la chose essentielle qui fait que je me retrouve très bien dans mai 68 – la question de la subjectivité dans l'histoire, dans la vie politique des gens – j'y reviendrai. L'économisme impénitent de la sociologie de Bourdieu – qui n'est pas stalinien, il n'y a rien à faire ; impossible de modifier, d'introduire du changement dans un champ de détermination aussi rigide, aussi circulaire. Il s'en est beaucoup défendu. Mais *Les Héritiers* était un bouquin assez dégueulasse. Il est sur ce point

11

dans cet espèce d'accord tacite avec Althusser. Mais, au moment où il écrit ce livre, ça se complique ; il se trouve que le mouvement étudiant, pendant la guerre d'Algérie et après, jusqu'en 68, est dans une position de contestation et de rébellion très multiforme. Des gens courageux s'investissent, ils font des tas de trucs, payent de leur personne à un moment où le PC, jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie, est favorable à la paix – l'indépendance, ça leur écorchait la bouche. Ils n'ont jamais parlé de ça, sauf quand c'était réglé. Mais De Gaulle en a parlé avant eux. Et donc, s'attaquer au mouvement étudiant, cette partie si vivante de la gauche française, pour défendre le PC me paraissait aberrant – PC qu'Althusser détestait par ailleurs. Il pensait que ce n'était que des cons qui n'avaient rien compris à la philosophie. N'empêche qu'il soutenait la position du PC en face de nous, à l'UEC. Les althusseriens ont fait partie de ceux qui ont eu notre peau, qui nous ont viré de l'UEC. Parmi eux, il y avait Jacques-Alain Miller, un des procureurs de cette tendance « althussero-maoïste », un maoïsme très particulier...

12

La Borde : soigner l'institution

Deux ans après la fin de la guerre, suite à ma rencontre avec Félix, je pars travailler à La Borde. On avait fait avec la Mutuelle un stage qui se passait là-bas. Je faisais de la psychiatrie publique dans les hôpitaux depuis quatre ans, et je découvre un lieu où, pour la première fois, j'ai l'impression qu'on fait vraiment de la psychiatrie. C'est une sorte d'émerveillement. Félix recherchait un recrutement un peu massif. Je crois qu'il avait envie que cette toute première génération, les dix premières années, soit accompagnée par des gens plus jeunes et plus militants. Des gens qui avaient les qualifications pour être

là mais qui allaient introduire la politique plus vivement que cela n'avait été fait jusque-là. La clinique était déjà très engagée ; elle avait protégé des militants algériens recherchés pour des faits d'armes en les faisant passer pour des malades ; Félix, avec La Voie communiste, soutenait effectivement un groupe algérien, etc. On était un certain nombre à rentrer dans la bande. Moi comme médecin, d'autres comme moniteur ou gestionnaire des comptes, encore qu'il y avait à La Borde un système de roulement qui faisait que tout le monde était censé passer par toutes sortes de tâches.

Comment se présente La Borde, géographiquement ?

Il n'y a pas de murs, c'est un espace ouvert de tous les côtés. Il y a des chemins qui vont au château, aux dépendances ou aux communs, mais on rentre par où on veut, on sort par où on veut. Il y a sans arrêt des gens qui viennent. Par ailleurs le branchement de La Borde sur l'environnement est énorme. On est à deux kilomètres d'un village, Cour-Cheverny, où vont les pensionnaires pour boire un coup, parler avec les gens, s'acheter le journal ou faire du vélo. On ne surveille pas ça. Il n'y a pas de problèmes d'évasions ou de fuites à La Borde. C'est d'ailleurs rarissime qu'ils veuillent s'en aller ailleurs. Et s'ils en ont envie, ils s'en vont. On n'est là que si on veut bien être là. Aucun lieu n'est fermé, sauf parfois par sécurité pour les patients eux-mêmes, quand ils ont des processus de démence, qu'ils sont alors paumés et qu'ils risquent de prendre une fenêtre pour une porte. À ce moment-là, on les enferme dans leur chambre et on les accompagne dès qu'ils sortent. Les rapports avec les départements, avec la ville de Blois sont d'une fluidité totale. Entre 64 et 76, la période où j'y étais, il y avait presque tous les ans une kermesse énorme sur un thème donné, avec des représentations théâtrales, des concerts, des gens

13

qu'on faisait venir de loin. Une année, il y a eu un chapiteau de cirque dans le parc derrière La Borde, un chapiteau pour 2000 personnes. Il y avait des stands comme dans une foire ou la fête à neuneu, dans le parc, partout, tenus par des pensionnaires, et puis des activités dans tous les petits châteaux aux alentours, tous les châteaux de la Loire avaient participé avec des représentations. On a fait du théâtre de façon très amateur. J'aimais bien comme ça. On a monté des pièces de Ionesco, notamment La Cantatrice chauve, ainsi que de De Obaldia, Le Cosmonaute agricole. Beaucoup de brassage ; sans compter, du côté des soignants, tous les stagiaires, avec des groupes qui venaient, un groupe d'architectes, le syndicat de ceci, beaucoup d'anars, surtout avant 68, les Cohn-Bendit et tous ces gens-là de Nanterre, ceux de Strasbourg, les situationnistes, ils venaient beaucoup à La Borde pour discuter avec Félix et les autres – mais surtout avec Félix. Oury était d'ailleurs furieux, il disait : « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc, on peut peut-être nous laisser un peu tranquille avec les fous parce que ça va les rendre dingues ! » Ce n'était pas complètement idiot ce qu'il racontait ; de temps en temps, les passages d'hurluberlus soi-disant sains causaient des problèmes. Sans arrêt cette transhumance, et puis une collaboration avec les gens du coin. Pour le coup il n'y avait pas de coupure ; à La Chesnay non plus, c'était aussi très ouvert.

La Borde est un endroit où des choses sont expérimentées. Cette volonté gestionnaire n'est pas commune dans les courants d'extrême gauche ; ici la volonté d'essayer quelque chose se manifeste très vite.

Du côté de la psychiatrie, ça me semble une expérience formidablement intéressante. Pas pour des raisons idéologiques, mais pour des raisons très concrètes, organisationnelles – cette

volonté non pas de maîtriser, mais d'élaborer continuellement les conditions dans lesquelles on travaille ; d'élaborer également de façon continue les statuts, les rôles, les fonctions de chacun, pas simplement des gens qui travaillent mais aussi des patients. C'est un des rares endroits en France, le seul avec Le Chesnay, peut-être, où des patients sont devenus des moniteurs. Ça n'a l'air de rien, mais c'est une idée assez nouvelle. Non seulement ils deviennent des moniteurs, mais ils deviennent de très très bons moniteurs. L'expérience de leur propre hospitalisation, de leur vie de « soigné », pourrait-on dire, en fait parfois des thérapeutes très avisés. Jean Oury, qui a fondé la clinique, en 53 et qui a fait venir Félix quelques années plus tard, refusait de parler des soignés et des soignants. Il disait qu'on était dans un lieu où il y avait des « soignés-soignants ». C'est vrai que quand on arrivait, il était d'abord très difficile de reconnaître qui était médecin, qui était moniteur et qui était pensionnaire. Encore aujourd'hui, c'est très difficile. D'autre part, il fallait bien se rendre à l'évidence que certains, même s'ils étaient très aptes à faire un bon travail avec les soignés, n'en étaient pas moins fous. Il y avait des gens très bizarres parmi les moniteurs, qui avaient aussi besoin de s'occuper de leur propre tête. D'ailleurs un grand nombre d'entre eux étaient en thérapie ou en analyse à Paris – chose curieuse, beaucoup avec Lacan. À un moment donné, il devait y avoir au moins dix personnes, parmi les travailleurs payés (voilà une vraie distinction : entre les travailleurs payés et non payés), qui allaient chez Lacan une fois par semaine, voire deux ou trois – j'en faisais partie.

Ce n'est pas qu'il y ait quelque chose comme une bonne recette qu'on aurait trouvée pour travailler ; des gens le comprenaient ainsi ; mais, justement, il n'y a pas de recette. Le travail consistait à changer sans arrêt les conditions du travail sur tous les plans – les horaires, les moments où l'on travaille, les

fonctions que l'on occupe. Par exemple, cette invention emblématique de la psychothérapie institutionnelle à La Borde : la grille. C'est un emploi du temps des moniteurs et des soignants qui est élaboré par un groupe de soignants élu pendant une période X – trois mois, par exemple. D'autres viendront après, c'est une fonction momentanée qui fait partie des roulements et qui permet de s'occuper des roulements. Le but est qu'il y ait, quel que soit le titre de chacun, infirmier psychiatrique, éducateur, ergothérapeute, même jardinier ou ouvrier d'entretien, un roulement dans les tâches. Que les moniteurs puissent être affectés de sortie, ou à la pharmacie, ou au ménage, ou, ensuite, à des groupes de psychothérapie ou d'insuline (parce qu'on faisait ça à l'époque, bon... c'était encore des méthodes lourdes pour le traitement des psychoses). C'était un principe, on pourrait dire, « utopico-trotskiste », ou un art même, une gestion collective qui n'est pas imposée par qui que ce soit, même si Félix avait une grande autorité pour lancer les choses. À un moment donné, il a réussi à faire en sorte que ça roule, en effet. Des gens disaient : « Bon, il va falloir que tu sois de sortie sport, puis de pharmacie et que tu fasses la nuit parce que pour le moment il n'y a personne. – Bon, d'accord, on se débrouille, etc. » J'insiste beaucoup parce qu'on rentre, là, finement dans les processus de pensée de ce que c'est que de travailler. Un moniteur dit : « Ah oui, mais je ne peux pas parce que mon petit est malade et je dois rentrer à six heures sinon je ne le verrai pas. – D'accord, bon, dans ce cas-là tu n'as qu'à venir travailler le matin puis on va demander à machin de... » C'est très intéressant parce que, tout d'un coup, ce n'est pas un appareil à imposer, mais un appareil à négocier la solidarité entre les gens. Il fallait que la grille soit faite, et elle se faisait un petit peu tous les jours au gré des défections, des remplacements, etc. Les rémunérations étaient les mêmes pour tous les moniteurs. C'était accepté, bien que, plusieurs fois, il y a eu des tentatives

pour faire de petits syndicats locaux qui râlaient contre ça. Pratiquement, il a fallu être anti-syndicaliste sur ces questions-là. La CGT était très réac, là comme souvent ailleurs – quand il a été question de la mixité dans les HP, la CGT y était opposée.

N'y a-t-il pas eu chez Félix Guattari, pendant une période, le désir de devenir un peu le continuateur de Lacan ?

C'est autre chose. Félix a été analysé par Lacan, comme Oury ; La Borde était complètement sous influence, et pour cause. En même temps, il y avait quelque chose de très révolutionnaire dans la position de Lacan par rapport à l'Association internationale de psychanalyse. Cela a été suffisamment dit, mais il y avait, notamment aux États-Unis, une espèce de médicalisation de la pensée de Freud, ou de normalisation éthique autour du moi, un bon moi adapté à la société. Ce truc hérissait le poil de Lacan. Il a trouvé un biais pour libérer le travail analytique de toute espèce d'assujettissement, au bien et au mal d'une part, aux normes sociales autant que faire se peut, ou, ce qui est plus grave encore pour Lacan, au schéma d'une thérapie médicale. Il y avait là un travail et une expérience très particuliers, qu'il fallait découpler totalement de la médecine. Il pensait, comme d'ailleurs Freud lui-même, que les médecins ne sont pas forcément les mieux placés pour être analystes : ils ont beaucoup trop de certitudes sur leur savoir, etc. Alors le milieu à La Borde était d'abord très lacanien ; Félix et Oury allaient aux réunions de l'école, Oury était déjà visiblement un des meilleurs exégètes de la pensée de Lacan. Il l'est encore aujourd'hui, même s'il invente à partir d'elle, il extrapole beaucoup ; mais je pense qu'il est plus proche de la pensée de Lacan que Jacques-Alain Miller. Pour une raison simple : il est confronté jour après jour à la folie ; je

17

crois que Miller a une activité d'analyste très limitée à une pathologie et même à une classe sociale, alors qu'Oury n'a pas arrêté de travailler sur la psychose, question que Lacan considérait comme absolument fondamentale pour le devenir de la psychanalyse.

Mais, par ailleurs, Félix, parce qu'il était sartrien, s'est de son côté très tôt intéressé à ce qu'on pouvait tirer de la psychanalyse pour mieux s'occuper des tâches militantes, de la révolution. Ce qui l'intéressait, c'était la question de la subjectivité rebelle ou révolutionnaire. Il pensait qu'à partir du corpus lacanien il pourrait dire quelque chose en utilisant les termes de « fantasmes », « fantasmes de groupe ». Il a essayé pendant tout un temps d'adapter le lacanisme aux questions qu'il se posait depuis longtemps à partir de Reich, cette espèce de volonté d'articuler les questions de la subjectivité inconsciente et la question politique – le Reich le plus emblématique, même s'il est devenu complètement fou à la fin de sa vie. Je crois que c'est Reich qui avait dit le premier que les fascistes ne sont pas des prolétaires qu'on a trompés, mais des gens qui ont bandé pour le fascisme – comme dit aussi Félix : on devient fasciste parce qu'on le désire, c'est une question de désir, aussi épouvantable que soit l'idée. Sartre a bien décrit ça dans *L'Enfance d'un chef*, un des textes du *Mur*, comment un jeune homme petit à petit passe comme ça du côté de la droite. Félix a essayé d'introduire une certaine dose de matérialisme dans la pensée de Lacan, pour lui trop structuraliste-spiritualiste vis-à-vis de l'inconscient. Il a écrit un texte, *Machines et structures*, en 69 je crois, au moment de la rencontre avec Deleuze. Un texte qu'il a voulu lire dans une réunion de l'école freudienne, devant les lacaniens. Et Lacan n'a pas voulu ; je crois qu'il se méfiait. Il lui a proposé de l'éditer dans *Scilicet*. C'était une drôle de revue ; Lacan était le rédacteur en chef, le fondateur, enfin c'était sa revue – c'est-à-dire que les gens qui écrivaient dans *Scilicet* ne

18

signaient pas : ils n'en avaient pas le droit. Il propose donc à Félix de publier son texte sans le signer. C'est lui, Lacan, qui l'aurait en quelque sorte endossé. Félix lui répond que c'est hors de question, et c'est la rupture. Il propose le texte à Jean-Pierre Faye, à *Change*. Cette rupture n'est d'abord pas violente mais elle le devient rapidement. Il y a toutes sortes d'anecdotes là-dessus, et puis ça transparait très vite dans les écrits.

Maladies des organisations révolutionnaires

Qu'est-ce qui attirait tous ces militants politiques à La Borde ?

Énormément de militants politiques de différentes obédiences sont venus avant 68 : un défilé permanent d'anarchistes, de trotskistes, de maoïstes, d'Italiens, dont j'étais (ça se faisait encore un peu)... Comme j'avais fait un voyage en Chine, on m'avait décrété maoïste, ce que je n'étais pas. Bien que je sois revenu de Chine en disant : « C'est génial » ; j'avais été un peu pris dans l'enthousiasme... Félix m'avait demandé ce qui me passionnait là ; lui était allé en Chine bien avant le Petit Livre rouge. Je lui parle du Grand Bond en avant, génial – bon, on avait rencontré des tas de gens qui nous avaient formatés sur place. Il m'a dit : « Mais c'est huit cents millions de schizophrènes, non ? » Je lui réponds : « Bon, si tu le prends comme ça, attends, je vais réfléchir... » Ce qu'il entendait par « schizophrènes », c'est ce qu'on voit encore dans les photos ou les films : ces ouvriers qui arrivaient à l'usine tous habillés pareil et qui chantaient l'hymne national avant d'aller au boulot. Schizophrènes au sens catatonique du terme : être sur le même

19

modèle rigide, amidonné. Donc ces militants venaient à La Borde pour voir, comprendre et surtout commencer à penser que l'organisation révolutionnaire était elle-même une institution avec ses maladies propres et que son mode de fonctionnement était peut-être décisif quant à ses possibilités d'agir et de réussir ses entreprises politiques. La question du centralisme démocratique, qui semblait résoudre comme par miracle le mode de cotoiement entre les militants, était une pure illusion ; il fallait regarder de près comment les choses fonctionnaient, les dispositifs, les énoncés, comment ça se passait, la pyramide, l'absence totale de ce que Félix appelait la transversalité.

Nous, nous y étions très sensibles. Quand il y a eu le procès de l'UEC par le Parti, on en a pris plein la gueule, tous. Il y a eu des procès vraiment staliniens à l'époque. Ils ne pouvaient pas nous foutre en taule, mais ça aboutissait parfois à des résultats catastrophiques. Aragon a par exemple obligé Alain Forner, le secrétaire national de l'UEC, à abjurer devant une centaine de militants de haut niveau, à demander pardon de s'être opposé au Parti... Avouer ! Je ne sais pas s'il l'a fait – mais c'est Aragon qui était foutu en procureur ! Et Forner s'est retiré de la politique et, quelque temps après, il s'est suicidé, en 73. D'autres sont devenus très fous, dans les asiles ou dans les cliniques.

20

Beaucoup de gens venaient à La Borde pour essayer de comprendre ce qu'étaient les fameux groupes sujets ou assujettis dont parlait Félix ; le dysfonctionnement des organisations révolutionnaires, comme on disait, les groupuscules, etc. Malgré tous leurs efforts, ils retombaient dans des schémas de pouvoir, de hiérarchie tout à fait caractéristiques, finalement, de la grande période stalinienne. Y compris les trotskistes. On avait parfois affronté dans cette période des groupes trotskistes extraordinairement raides, dogmatiques et violents – notamment avec des gens très proches, d'autres marxistes. Je me rappelle de la FER, la Fédération des étudiants révolutionnaires. Ils

arrivaient armés, avec des barres de fer, et ça ne les gênait pas du tout de tabasser d'autres étudiants qui n'étaient pas d'accord avec eux, considérés comme réformistes, traîtres. À La Borde, on se demandait ce que voulait dire pratiquement le fait que les groupes se donnent les moyens d'assurer une réelle autonomie de pensée, de décision qui ne soit pas toujours hétéronome. Ça reprend des idées de Castoriadis avec *Socialisme ou Barbarie*, mouvement pour lequel Félix avait beaucoup d'estime. Il s'en sentait extrêmement proche à cette époque-là.

Sur quel fond ces gens viennent nous voir pour discuter ? Il y avait eu par exemple un événement avant 68 qui impliquait véritablement la question de la santé mentale. Pas gravissime, une espèce de boycottage à Strasbourg, par les étudiants qui géraient la mutuelle des étudiants (section locale MLEF), des bureaux d'aide psychologique universitaires (les Bapu, comme on les appelait à l'époque). Ces bureaux étaient l'un des endroits où l'on faisait des thérapies ou des psychothérapies gratuites pour les étudiants. Un groupe, assez proche des situationnistes, je crois, a dénoncé le fonctionnement des Bapu et leur idéologie. En disant que c'était de la foutaise, que le malaise étudiant était avant tout un phénomène social et politique, un malaise collectif qu'il fallait traiter comme tel. Il considérait que les Bapu étaient au fond une arme un peu louche au service de l'État pour moduler les protestations des étudiants et les détourner de leur véritable tâche : chambouler l'université, revoir complètement l'enseignement supérieur, etc. Les étudiants, sur la lancée de la guerre d'Algérie, avaient aussi lancé des thèmes de recherche et de contestation qui semblaient à l'époque très utopiques, contre lesquels la droite, bien sûr, mais aussi, paradoxalement, le PC se dressaient avec la dernière violence. Le salaire étudiant, par exemple. On s'est dit à l'Unef que la seule façon pour que les étudiants s'émancipent

21

de la tutelle des familles et pensent un petit peu par eux-mêmes était de les rendre indépendants, déjà, de ces familles, avec autre chose que, simplement, des bourses négociées, etc. On considérait qu'ils étaient là à travailler pour apprendre à servir tôt ou tard la société ; on pouvait donc les salarier. Mais en termes marxistes orthodoxes, ça ne tenait pas. On a rencontré assez tôt non seulement l'opposition du PC, mais du PC soutenu par Althusser, par Bourdieu, par des gens qui étaient du côté de la science marxiste ou de la lecture juste de Marx. On pensait qu'Althusser, qui critiquait énormément les positions du Parti tout en étant dedans, allait nous aider. Mais, en même temps qu'il commençait à faire valoir l'intérêt de la psychanalyse lacanienne comme démarche « scientifique », il prenait complètement le parti du PC contre les étudiants syndiqués, contre une immense majorité d'étudiants. En disant qu'il n'y avait aucune raison de salarier des gens qui ne travaillent pas au sens philosophique et économique du terme. Il y a eu un grand clash. C'est très important pour comprendre 68 : Althusser s'est rangé du côté du Parti plutôt que de celui de l'UEC, alors qu'il avait chez les étudiants une aura tout à fait importante. On est allé le voir à plusieurs, et Althusser a dit : « Non, je vous considère quand même comme des gauchistes et les gauchistes, pour moi, c'est la "maladie infantile". Je suis resté sur cette position-là. Je pense qu'un jour on s'attaquera à la bêtise du Parti mais en attendant il faut d'abord aider. Vous faites beaucoup de torts aux véritables directions qui sont à prendre. » Il les situait plutôt du côté des maoïstes, parce qu'il était très proche du courant maoïste des normaliens. On était en contact avec des Italiens, et on était taxés d'Italiens parce que l'on trouvait qu'il se passait là-bas des choses, intellectuellement parlant, cent fois plus intéressantes que ce qui se passait en France. Il y avait un courant gauchiste très intelligent, proche des thèses post-staliniennes. Il y avait cette femme très connue, Rossana

Rossanda, qui a créé pratiquement *Il Manifesto*. On a été un peu pleurer dans son giron en disant : vraiment, Althusser a été méchant avec nous. Elle nous a dit : « Je sais. Mais, vous, savez, je l'ai vu il n'y a pas très longtemps et je lui ai dit : "Tu te trompes, Louis, tu fais la même erreur que les Girondins en 1790, quand ils pensaient qu'en éliminant les Jacobins ce serait plus facile." » Dans la première charrette, les Jacobins ont été décapités mais, après, c'est eux qui y sont montés. Elle lui a donc dit : « Tu ne t'es pas défait des étudiants communistes pour pouvoir attaquer le Parti ; c'est le Parti qui s'est défait de ses étudiants pour pouvoir te liquider, toi, dans un deuxième temps. » C'est ce qui est arrivé. Elle était prophétique de ce point de vue. Après, il lui a pratiquement fait un procès parce que lui continuait à parler, avec beaucoup de courage à mon avis mal placé, de la dictature du prolétariat alors que le Parti était en train de l'abandonner. Du coup, il a été non pas viré mais mis complètement sur la touche. C'est sur ce fond-là que se passe l'histoire de Strasbourg, et les gens de Strasbourg viennent à La Borde discuter avec Félix. Du coup, on se met à discuter de la subjectivité de la psychiatrie ou de l'inconscient comme d'un objet quasi essentiel pour comprendre ce qui se passe en politique, pour parler des événements et pour voir dans quelle direction aller. Qu'est-ce qu'une organisation révolutionnaire ? Cette question-là était pour Félix absolument essentielle. Comment cela peut-il fonctionner ? Quel est cet outil ? Si l'on ne travaille pas l'outil, c'est comme soigner les fous dans un asile : ça n'a aucun sens. On n'y arrivera jamais. Qu'est-ce qu'on ne prend pas en charge ? On peut dire le désir, pour aller vite. Par exemple, on se fout complètement des données les plus intimes et personnelles des gens. Ce n'est pas qu'il faille se mêler de leur vie, c'est leur donner le droit d'être là avec leur vie, avec ce qui les tarabuste dans la vie, leurs propres difficultés quotidiennes ou affectives, etc. Félix avait été

23

très touché par le film de Romain Goupil sur Michel Recanati : Mourir à 30 ans. Un très beau film qui raconte le suicide d'un militant trotskiste de la Ligue, qui avait été un dirigeant hyperactif en 68. Après avoir donné toutes sortes de signes de ses difficultés sans être entendu, il s'est tué. Félix trouvait que c'était exemplaire d'une espèce d'indifférence, au fond très cynique et très idéologique, des organisations (celle-là pas plus que d'autres) vis-à-vis des gens qui les composent et qui en sont l'âme.

24 Il y a une histoire que je raconte souvent. Je suis arrivé à La Borde peu de temps après m'être idéologiquement suicidé auprès des dirigeants de l'Unef parce que je ne voulais pas être président. Je n'avais finalement pas été choisi par la « mino » qui était plutôt bolchevique – en réalité, elle était majoritaire, mais elle s'appelait « mino ». Un candidat plus soft, plus proche du Parti s'est présenté et a été élu. Il a dû démissionner six mois après car ça n'allait pas. Son mérite essentiel était de ne pas être moi. Ça me convenait ; j'ai pu à un moment envisager d'arrêter la politique de façon principielle et principale comme ça et de m'occuper de la folie. Donc j'arrive à La Borde et Félix me dit : « Pourquoi tu as fait ça ? » Je lui réponds que c'était compliqué, que, franchement, même en 62, je ne voyais pas un juif à la tête de l'Unef. Il me regarde et me dit : « Ça va pas la tête, t'es complètement tapé, non ? Tu me fais vraiment penser à Trotski. » C'est la lettre à Joffe : Joffe dit à Trotski qu'il faut arrêter Staline, que c'est une crapule, il lui demande de faire quelque chose pour l'avenir de l'URSS, lui dit qu'il a plus de prestige que Staline, que tout le monde le connaît, qu'il est un héros et, en plus, à la tête de l'armée, un type intelligent, alors que Staline est un crétin...Pourquoi ? Parce que Trotski lui sort : « J'imagine difficilement un juif à la tête de l'URSS. » Voilà comment marche le monde. C'est quelque chose d'une singularité extraordinaire. Ce renoncement-là n'est pas rien, des

millions de gens vont en crever, y compris lui-même.

Une particularité de ce qui s'est passé en France, dans l'éventail de ce que les gens se proposaient de faire après 68, c'est, dans le domaine de la psychiatrie, cet engagement dans la vie quotidienne qui permettait en même temps de continuer un questionnement théorique.

C'est ce qui a fasciné, je crois, beaucoup de gens qui n'étaient pas des psy. À La Borde venaient en stage des gens extrêmement différents, des artistes évidemment, des professeurs, des instituteurs, des architectes... On vivait dans cet endroit avec ces deux aliénations dont parlaient Oury et Tosquelles. L'aliénation sociale, qui se manifeste essentiellement dans les modalités du travail, dans les statuts ou les fonctions qu'on occupe et dans la façon dont on se démerde de ça – de la hiérarchie, de l'autorité, du savoir supposé de... Qu'est-ce que c'est une équipe, un collectif, etc. Et, d'autre part, l'aliénation mentale, psychopathologie qui, sans arrêt, se met en travers des choix politiques. Il y a mille exemples de ça. On comprend dans les textes de *L'Anti-Œdipe*, que les gens peuvent être molaiement, socialement, statistiquement communistes, par exemple, mais moléculairement, c'est-à-dire dans leur vie la plus intime, la plus fractale, parfaitement fachos – ça arrive. Ces systèmes se renvoient l'un à l'autre sans arrêt, mais il n'y a aucun rapport hiérarchique entre les deux, aucun rapport de cause à effet. Il y a une interpénétration très complexe de l'économie politique et de l'économie libidinale. Et ça se joue au cas par cas sur fond de la trajectoire historique de chacun. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où l'on pouvait expérimenter les dispositifs de travail d'une institution. Un lieu où l'on bosse et où il se passe des choses ; on est payé pour avoir des résultats, comme dit l'autre, et pour écouter des énoncés,

25

des productions d'énoncés très questionnants, très bizarres, dont on ne sait pas trop quoi faire mais avec lesquels il faut se démerder, avec l'espoir qu'un jour les gens vont pouvoir sortir et faire autre chose que passer leur vie là. Dans ce lieu, la question de la subjectivité dans l'histoire de la vie politique est posée quotidiennement, mais de la façon la plus pratique.

Fermer les asiles, inventer des lieux

À côté de cette bulle extraordinaire qu'est La Borde, jusqu'en 68 et pour quelques années encore, la psychiatrie est asilaire, avec des conditions, dans la plupart des cas, absolument terribles.

26 Elle est asilaire mais il y a quand même un mouvement très fort chez les médecins, il ne faut pas le négliger. Ce serait injuste, je crois. Il y a une trentaine de patrons, qui sont des grands patrons, qui ont basculé pendant la Résistance, pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le camp de ceux qui disent : « Les asiles, c'est pas possible. »

Mais jusqu'en 68 ils ont eu du mal à mettre les choses en place. C'est 68 qui va faire que le secteur va devenir concret.

C'est vrai. En même temps, ils voulaient sortir de l'asile. La plupart, notamment les protestants, les vrais catholiques passionnés et les communistes (même Le Guillant, etc.) comprenaient et disaient que l'asile était un système féodal, insupportable et qui, en plus, ressemblait beaucoup aux camps, quoi qu'on en dise. Quarante mille malades mentaux étaient morts de faim pendant la guerre dans les hôpitaux. Il s'était passé

quelque chose qui rapprochait les asiles de l'univers concentrationnaire, ce qui était insupportable pour les médecins. Oury est resté en relation très forte avec eux ; ce n'est ni Oury, ni Tosquelles qui a inventé le terme « psychothérapie institutionnelle » ; c'est Daumezon. Il y avait Mignot, Bonnafé – ce dernier était complètement partant, il avait été à Saint-Alban. Un rapprochement s'est fait, très lié à l'occupation et à la Résistance. Un paquet de gens ne pensaient qu'à une chose après la Libération : fermer les asiles, trouver autre chose.

La psychothérapie institutionnelle, c'est vrai, s'est trouvée en porte-à-faux par rapport à ça. D'un côté, elle ne pouvait qu'être d'accord avec l'idée que le modèle asilaire était dépassé, dangereux et pathogène. Tosquelles disait : « Un hôpital est un lieu à rendre fou n'importe qui. » Donc il faut commencer par « soigner » l'hôpital. C'est la base de la psychothérapie institutionnelle. Il faut soigner les soignants, soigner l'hôpital. L'hôpital, ça ne soigne pas ; on le casse, on ouvre les portes, on supprime les clés, on abat les murs, etc. À l'époque, il y a un très beau film de Mario Ruspoli sur Saint-Alban. Mais, d'un autre côté, la psychothérapie institutionnelle considère que soigner des psychotiques suppose la création de lieux adéquats, des lieux de vie, et un travail en équipe. On ne peut pas soigner un par un dans des cabinets de médecine libérale ou dans des dispensaires ; il faut des lieux parce que c'est long, c'est très difficile, dans des rapports parfois durs ou violents ; il faut du temps, beaucoup de patience ; il faut s'y intéresser beaucoup pour vouloir vivre près d'eux ou avec eux sur un temps souvent très long... Il faut créer ces lieux, les inventer sans arrêt, les moduler. C'est la formule qu'Oury a reprise à Tosquelles : l'important n'est pas l'institution bien faite, ça n'existe pas ; l'important est l'institutionnalisation, un processus qui est une révolution permanente. C'est peut-être son côté trotskiste, c'est-à-dire : on n'arrête pas de changer. Parce qu'il

27

y a toujours un moment où l'on s'aperçoit que quelque chose qui n'était pas mal est pris en grumeaux et ne fonctionne plus. Alors il faut trouver autre chose. Telle réunion est devenue inutile, du bavardage, ça radote : allez, on fait autre chose.

Le désir de Guattari, avec « psychepo » puis le Cerfi, était qu'il y ait là des gens de différentes spécialités universitaires ?

28 Absolument. Qu'on le veuille ou non, Félix est un peu l'inventeur de « psychepo » – je sais que ça fout Anne Querrien en rogne quand je dis ça, parce que « psychepo » est un terme qui a été confisqué par les féministes et elle ne les aime pas beaucoup. N'empêche que c'était bien, à l'époque ; on faisait une fois par mois des réunions animées par Félix, avenue de Verzy, où les militants venaient et essayaient de voir comment des données plus personnelles, singulières, se croisaient avec les données militantes. C'est un peu l'ancêtre du Cerfi, si on veut. Il y avait toutes sortes de métiers, de pensées politiques, mais dans une nébuleuse plutôt à gauche. Ce qui intéressait Félix n'était pas de discuter Bakounine ou Trotski, même s'il aimait Trotski, mais plutôt de savoir comment chacun bossait. Je me souviens très bien d'une phrase de Félix qui illustre bien le projet du Cerfi : « Au fond, tous les copains travaillent dans tel ou tel secteur et ils sont aliénés comme ils le peuvent à l'État ou à des firmes publiques. Pourquoi ils ne se foutraient pas ensemble dans une entreprise qu'ils créeraient eux-mêmes, où ils continueraient d'être aliénés mais ensemble ? » C'était ça l'idée : former un truc où ils pourraient se défendre sur le mode d'une coordination permanente de leurs activités. Ils sont arrivés comme ça à des projets très coordonnés qui n'ont jamais vu le jour, mais dans lesquels je me suis inscrit à un moment donné. Il y a eu des projets dans les villes nouvelles, Marne-la-Vallée, par exemple. Un groupe de trente personnes avait imaginé de

créer un centre de soins psychiatriques, un centre de planning familial, un terrain d'aventure pour enfants, une crèche parentale, une école ! Tout ça formant un seul projet en réseau. On a présenté ça au ministère et le ministère a dit : « C'est très bien votre projet d'école, on va l'envoyer à l'Éducation nationale » – et nous : « Ah non, si vous ne prenez que l'école, on retire le projet, c'est tout ou rien ; on a besoin de ce fonctionnement en réseau pour être ce qu'on est. » On a vu beaucoup de gens, notamment le plus rigoureux des procureurs qu'était Linhart, dire : « C'est vraiment dégueulasse, ils se prétendent gauchistes et se foutent dans des contrats avec l'État. Ils n'hésitent pas à se faire du fric en donnant les moyens à l'État de mieux feinter avec les gens et les résistances. » Même chose pour La Borde. Une revue trotskiste, Garde-fou, spécialisée dans les questions de psychiatrie, a fait à un moment donné un numéro entier contre La Borde, « clinique réformiste qui trahit la psychiatrie d'avant-garde et tous les projets de révolution psychiatrique ». La seule clinique, en France, où il se passait quelque chose d'intéressant, dirigée par des gens tout à fait à gauche, ils l'ont prise comme ennemie principale...

29

Le fait est que lorsqu'on lit sous la plume d'Oury la description de l'arrivée des gauchistes à La Borde, on a l'impression qu'il n'y a rien de plus terrible. De fait, à l'époque, il y a une haine assez générale dans les institutions envers l'anti-psychiatrie, Laing, Cooper...

Oury ne supportait aucun des anti-psychiatres, alors que Félix les supportait tous systématiquement, je dirais. On a des désaccords là-dessus avec Anne Querrien, mais il est entré carrément dans le mouvement en sachant qu'il y avait des tendances extrêmement différentes. Des groupes étaient très proches de la psychanalyse, mais ils mélangeaient ça avec la communica-

tion style Bateson, Palo-Alto ; d'autres étaient carrément anti-psychoanalyse. Évidemment, Oury ne pouvait pas les souffrir ; c'était la *psychatria democratica* en Italie et Basaglia... Un type pourtant très bien et qui pensait des choses très intéressantes, mais sur un mode beaucoup plus sartrien ou foucauldien. Il y avait encore Mony Elkaïm, avec les trucs systémiques... Félix s'est dit : « Il y a un mouvement multiforme pour dénoncer la psychiatrie héritée du XIX^e siècle ! Quand même ! Faut y aller, faire table rase et après on verra. » Il avait raison de penser que La Borde ne faisait pas partie de cette psychiatrie-là. Même Saint-Alban n'en faisait pas partie – ce n'était pas un asile comme les autres ; ce fut un lieu fécond, tout de même. Je reviens sur la question du porte-à-faux de la psychothérapie institutionnelle. D'une part, c'est dire oui à l'antipsychiatrie – sauf Oury qui ne supportait pas, je crois, la mise en question de la discipline psychiatrique en tant que telle. Je crois qu'il a une grande fierté de ce métier-là. « Anti-psychothérapie », non ; « alter-psychothérapie », ça aurait sûrement marché, mais « alter » n'était pas encore à la mode. Ainsi la psychothérapie institutionnelle dit oui, il faut absolument abraser le dispositif asilaire, commencer à réfléchir à la sectorisation, défaire petit à petit les asiles, réduire le nombre de lits. Mais, en même temps, penser tout de suite des lieux, des sociétés, des micro-sociétés, des groupes. On ne peut pas simplement dire aux gens : « Vous retournez dans les villes, les usines, les bureaux, la famille et puis ça ira. » Ça, c'est Bonnafé ; avec une confiance très jacobine dans le peuple, il pensait qu'il y aurait une solidarité si les gens retournaient dans leur quartier. Mais ce n'est pas vrai. C'est une idéalisation très belle ; lui-même avait un discours magnifique pour parler de ça. En réalité, les gens disent : « Ah, les fous... », ou alors ils ne s'en occupent pas et ils sont enfermés dans leur chambre toute la journée. La famille n'en veut plus, ne supporte pas et ne sait pas quoi faire avec.

Le film de Sandrine Bonnaire, Elle s'appelle Sabine, en est un bon exemple au fond. Elle fait ce qu'elle peut pour trouver un petit endroit, il y a six ou sept patients, deux-trois moniteurs quand même très sympas, intelligents apparemment. Et puis il faut trouver du fric, de la bonne volonté. C'est quand même autre chose, une autre vie. Quelque chose peut décoller un peu. C'est un film très émouvant parce qu'on assiste à l'apparition, chez cette sœur catatonique, d'une émotivité, d'une vie des émotions, des affects, quelque chose qui n'est pas délirant et qui rentre dans la durée. Elle se rappelle, elle voit quelque chose qui la touche et elle se met à pleurer. Ça, c'est du quotidien à La Borde. Laing et Cooper aussi ont créé quand même des lieux, en Italie. Dans un premier temps ils ont beaucoup cru aussi à la solidarité populaire, ce qui a été assez catastrophique.

D'ailleurs la psychothérapie institutionnelle n'est pas un courant moribond. Dans le service public, beaucoup de gens restent très sensibles à ses moyens. Parfois ils ont les moyens de travailler avec, parfois pas. Mais il y a des colloques annuels à Saint-Alban. Il y avait près de six cents personnes à celui où j'ai été pour faire une intervention.

31

Vie et mort du collectif

Est-ce que jouait là où vous étiez le fait que les anciens psychiatres ont obtenu pendant cette période le statut qu'ils réclamaient depuis longtemps, et qui ne fait plus d'eux des « sous-médecins » ?

C'est vrai que c'est tombé en même temps ; en 68, la psychiatrie s'est détachée de la neurologie. Moi, je suis le dernier des

neuropsychiatres ; j'ai été nommé neuropsychiatre en 68, sans examen d'ailleurs. Il n'y avait personne pour m'examiner. Mais le nombre de neuropsychiatres qui travaillent en France aujourd'hui ne doit pas dépasser la dizaine. Il n'y en a plus – peut-être qu'Oury est neuropsychiatre ? C'est possible. En même temps, il y avait ce courant « alter-psychiatrique ». Et, quand même, la sectorisation a abouti à quelque chose de navrant de ce point de vue-là, qui va dans le sens d'une dépsychiatisation, mais préjudiciable à l'exercice psychothérapeutique et qui est la suppression des infirmiers psychiatriques. Les infirmiers passent maintenant une espèce de concours pour être diplômés d'État ; ils choisissent l'endroit où ils vont travailler suivant les places qu'on leur offre et leurs notes au concours, si bien que ceux qui n'ont pas une très bonne note se retrouvent en psychiatrie générale, parce que la plupart ont un peu la trouille. On en a fini avec la vocation psychiatrique. La psychiatrie devient le dépôt, on y nomme ceux qui n'ont pas eu des notes suffisantes pour être dans les services prestigieux de chirurgie ou les grandes spécialités « propres » et tranquilles qui ne demandent pas trop de participation. Les gens qui font ce métier-là le font maintenant parce qu'ils n'ont pas pu faire autre chose. Parfois ils le font néanmoins très bien, mais très souvent ils s'en protègent. J'entends tous les jours que les infirmiers restent entre eux dans l'infirmierie à taper le carton. Ils n'ont pas envie de parler avec des malades.

Alors que, dans la psychiatrie institutionnelle, avec la psychanalyse de l'institution, tous les comportements sont passés au crible ; ça permet un re-questionnement permanent.

Très peu de secteurs sont vraiment intéressants de ce point de vue-là. Le plus intéressant, c'est Reims, avec Patrick Chemla et son équipe. Je répète souvent ces temps-ci que la psy-

chothérapie institutionnelle ne peut être mise en oeuvre sans un certain nombre de conditions et ces conditions sont d'abord politiques. Les meilleures conditions politiques, c'est quand tout va mal, la guerre ou une crise de souveraineté, comme dirait Negri. Les gens ne savent plus quoi faire, l'État ne démerde plus rien avec les fous, ça marche très mal ou alors le pouvoir central n'a pas les moyens de maîtriser les initiatives des gens où qu'ils soient. C'est Saint-Alban pendant l'occupation. C'est tellement vrai que Saint-Alban était un lieu d'accueil des parachutistes anglais et de la Résistance locale – le groupe du Gévaudan, etc. Les religieuses soignaient les blessés de la Résistance dans cet hôpital en même temps que l'on s'occupait des fous : c'est une transversalité très intéressante. Il y avait déjà eu ça aussi chez Tosquelles quand il travaillait à Valencia, qu'il était médecin-commandant dans l'armée républicaine. Il a monté des trucs en pleine guerre, dans la tourmente. Il faut qu'il y ait cette précarité de la répression étatique, qu'elle soit un peu débordée, d'où un certain nombre d'espaces de liberté possibles.

Autre condition, qui est un peu la même chose sous un autre angle : c'est toujours un groupe particulier, une singularité collective qui projette quelque chose et qui le fait. Il faut qu'il y ait des possibilités de cooptation. S'il n'y a qu'un type avec de très bonnes idées mais que tous les gens qui travaillent là lui sont imposés par l'administration, il n'y arrivera jamais. Il faut au moins une certaine proportion de gens qui pensent comme lui.

Il se crée donc à chaque fois des phénomènes qui ont une naissance, une vie et une mort, inéluctablement. Le problème qui se pose à La Borde, comme ailleurs, c'est que les gens qui l'ont créée, animée, ne sont plus là. Quand Félix est parti, cela a certainement amputé quelque chose dans le fonctionnement dialectique de la clinique. Oury est quand même un homme

assez âgé, bien qu'hyperactif et extraordinairement présent. S'il est obligé de s'arrêter de travailler, on se demande comment les gens autour de lui resteront coordonnés dans un projet commun. Cela va probablement poser des problèmes très difficiles qu'il serait le seul à pouvoir surmonter ou rendre plus fluides. Quand Tosquelles est parti de Saint-Alban, Yves Racine a continué le travail, puis il est parti et, aujourd'hui, c'est fini. On est revenu à la case départ. Ce n'est pas non plus un asile affreux, mais c'est un hôpital comme les autres, avec des moyens assez limités et qui fonctionne selon le modèle gouvernemental, administratif.

Inversement, il se trouve que Patrick Chemla, à Reims, est lacanien et a beaucoup milité ; il est trotskiste. Il a des origines d'Afrique du Nord et il y a une sorte de nébuleuse affective, idéologique et culturelle avec des copains sépharades, enfants de pieds-noirs, trotskistes et lacaniens. Il a réussi à faire nommer à Reims autour de lui une demi-douzaine de ces gens-là avec lesquels, du coup, quelque chose est possible. Il y a un vrai travail en réseau et ils font un boulot superbe avec les infirmiers qui sont là. Tous les deux ans, ils organisent les rencontres de La Criée, qui est leur association. Il y a des interventions de psychiatres médecins qui viennent d'ailleurs ; il y a toujours quatre ou cinq exposés d'infirmiers de Reims, extrêmement intéressants, théoriques et très fins sur la psychose, etc. On ne voit absolument aucune différence entre ça et le boulot que peut éventuellement faire un psychiatre. Il y a un vrai travail, un apprentissage collectif. Il y a ce passage, dont parle Oury, de l'équipe, celle qui est nommée sur l'organigramme, au collectif. Un collectif n'est pas comme une ascèse, mais presque. Il faut passer par les épreuves d'une analyse, pas forcément comme chez un analyste, mais enfin il y a un travail à faire. Un travail sur la question : « Qu'est-ce qu'on fout là ? ». Tosquelles la posait dès Saint-Alban tous les dimanches pour ceux qui n'al-

34

laient pas à la messe. Ils se réunissaient, c'était la messe « tosquellessienne » ! Certains disaient : « Moi je suis religieuse, je suis là depuis toujours et je fais de la psychiatrie, donc ça a dû m'intéresser... – Bon, mais encore ! », etc. On parle de Dieu, de la mort, du sexe ; c'était important de parler de toutes ces choses-là parce qu'on pouvait comprendre ce que le schizophrène nous racontait sur l'âme ou sur le cul. La psychothérapie institutionnelle ne cesse de répondre en même temps à cette autre question : comment soigner les fous_? Qui est aussi la même que l'autre question fondamentale : comment changer le monde !...

Cela me fait toujours penser à l'histoire que je raconte souvent, celle de la réunion de la commune populaire. Il y a trente ou quarante ans, un secrétaire de la cellule de la commune révolutionnaire dit : « Il y a deux points à l'ordre du jour, camarades. Premier point : la construction du pont à l'entrée du village. Second point : la construction du socialisme dans le monde. Alors, camarades, nous n'avons pas assez de bois pour faire le pont à l'entrée du village, donc je propose que nous passions au second point. » C'est l'histoire que racontaient les pro-soviétiques contre les maoïstes. Mais il y a quelque chose comme ça à La Borde. Premier point : comment on travaille avec la folie ? Second point, moins spéculatif et fumeux : comment changer le monde, au jour le jour ? Il y a cette idée de la quotidienneté du processus révolutionnaire, qui est très intéressante.

35

Quand les équipes changent, on voit des lieux changer du tout au tout, c'est difficile...

C'est dur à accepter, mais c'est tellement vrai. C'est une pensée du vivant quand même. Comme quand VLR, Vive la révolution !, s'est explosé de bonne grâce. Ce n'est pas un suicide

kamikaze. Ils ont dit : « On déconne, ça n'avance plus, on tourne en rond, on dissout. » Et puis ils ont fait d'autres choses, ils sont partis dans différentes directions. C'est pareil pour la psychothérapie institutionnelle. Il y a des gens un petit peu partout qui sont en train de mettre des choses en place ou qui peuvent le faire mais il faut se battre politiquement et ça va être dur, parce que la politique psychiatrique est ce qu'elle est. Patrick Coupechoux l'a suffisamment raconté. Mais il y a de l'énergie, des idées, du désir. Au fond, c'est la partie la plus vivante des surgeons de la psychanalyse. Des gens continuent à faire leur psychothérapie dans leur cabinet ; c'est pas mal, mais ce n'est pas ça qui peut véritablement développer le mode de pensée psychanalytique. Il faut probablement élargir complètement la psychose à la folie elle-même, dans son épaisseur. Et ce n'est pas avec Lacan qu'on peut le faire – je vais me faire engueuler quand je dis ça, parce qu'il y a énormément de psychanalystes lacaniens qui prétendent travailler avec la psychose...

36

Après La Borde

Donc, vous quittez La Borde en 76.

C'est au moment où Félix n'y est presque plus. Il est toujours là, il a toujours un titre, il est cofondateur avec Oury et il est responsable de tout le fonctionnement institutionnel, mais il est beaucoup ailleurs. Il écrit avec Deleuze, il voyage, il est plus souvent à Paris. Le Cerfi commençait à avoir des projets qui m'intéressaient bien. La partie « comment changer le monde » était encore vivace et j'en ai eu marre d'être là-bas dans quelque chose qui était dépourvu de cette conflictualité créatrice entre

Félix et Oury – leur relation a été très dure. Une très grande amitié ; on peut dire de l’amour, mais de l’amour vache. Par moment c’était terrible, insupportable. Oury n’en pouvait plus des trucs de Félix. Il y avait donc forcément, dans La Borde, une bipolarisation. Certaines personnes étaient un peu les fidèles d’Oury, d’autres, comme moi ou Danièle Sivadon, étaient les lieutenants de Félix, ou du moins étaient perçus comme tels. Il faut dire que j’étais très fasciné par presque toutes ses entreprises, beaucoup par la théorie – et je le suis encore. Il y avait donc cette conflictualité créatrice ; il fallait sans arrêt discuter avec Oury, il y avait les critiques, il fallait s’ajuster, inventer, rectifier... Et ils n’étaient pas sur le même terrain : la psychanalyse et la médecine, c’était quand même Oury ; Félix c’était l’institution, le travail, les groupes et les relations extérieures. La clinique et le monde, une fonction d’ambassade comme ça est très importante, ainsi que la politique locale, la politique de vie. Mais Félix a donc fini par aller vivre loin de tout ça, ce qui recoupait aussi des histoires de sa vie privée – il avait quitté sa femme pour aller vivre avec Arlette. À un moment, il s’est reculé, La Borde était assez secondaire. Du coup, Oury était seul, hégémonique, ce qui pour moi était totalement invivable. Je me suis barré sans me fâcher avec personne. Oury n’aime pas qu’on l’abandonne, qu’on quitte. Je crois qu’il estime que c’est de la lâcheté pure et simple.

37

On va créer très vite une association de patients très soixante-huitarde par des tas de côtés, influencée par un voyage que j’avais fait aux États-Unis en Californie et par ma rencontre avec le mouvement des *free clinics*. Il y en avait aussi dans l’Est, mais c’était surtout à l’ouest. Le principe était très intéressant, autogestionnaire, très hippie si l’on veut : dans différentes catégories, ce sont les malades qui vont le mieux qui sont les plus aptes à s’occuper de leurs homologues. Évident

pour les toxicomanes : ceux qui sont guéris sont des thérapeutes extraordinaires pour ceux qui ne le sont pas. Dans tout un tas de trucs, là-bas, les malades mentaux se prenaient en charge. On a visité beaucoup de ces lieux de vie avec Danièle Sivadon ; elle était enceinte de mon premier fils. Au retour, on a voulu créer une free clinic à Paris, mais ce fut complètement foireux. On a fait une deuxième tentative et, pendant ce temps-là, Félix avait commencé à monter des petits groupes qui faisaient des prises en charge de fous dans des appartements, sans lits, pendant la journée. Ça a abouti à ici, en passant par le foirage de Marne-la-Vallée. Avec Alina [Kazas], on a créé ce lieu qui était au départ en gestion collective. Maintenant chacun a ses patients, même si on travaille beaucoup ensemble. L'équipe ne s'est pas faite dans ce sens-là et ne s'est pas transformée en collectif, bien qu'on s'appelle Collectif 125. On a créé un collectif qui a fait des choses intéressantes et qui en fait toujours, mais on n'est pas allé aussi loin qu'on aurait voulu. Par exemple, avec Danièle, et avec Alain et Christine [Valetier], on avait créé une association de patients dans Paris, loi 1901, ouverte essentiellement aux psychotiques et qui a existé pendant une dizaine d'années. Cent à cent vingt psychotiques y sont passés. On avait un local, un journal qui s'appellait *Fou de vous*, qui a suivi les *Cahiers pour la folie*. Il y avait un groupe de théâtre, de cinéma ; un patient a fait un petit film très intéressant sur la mort d'un malade. Abraham Segal, qui a fait des documentaires sur la folie, nous a aidés aussi. Mais on n'a jamais eu les fonds qui nous auraient permis de continuer. Il y avait des groupes organisés par les patients eux-même pour parler des médicaments, de la psychothérapie. Ils avaient monté tout un truc, ils décidaient eux-mêmes d'être légèrement rémunérés, ils venaient dans les congrès psychiatriques pour parler avec nous directement de la façon dont eux voyaient les choses. C'était la première fois que des patients prenaient la parole dans un congrès psychiatrique.

Trames s'est donc arrêtée en 85, faute de moyens. Depuis, je suis psychiatre dans un collectif ; il y en a un autre boulevard Saint-Michel qui est notre cousin germain. On a tout de même toutes les caractéristiques du collectif ; on est tous passé par La Borde, on est tous peu ou prou marxistoïde, on a tous été analysés plutôt dans la filière Lacan ou Pankov et on se connaît depuis très longtemps. Dans l'ensemble ils ont sept ou huit ans de moins que moi, mais quand il n'y a pas ces liens, l'hypothèse de faire quelque chose est tout à fait irréaliste. Je ne crois pas beaucoup au fait que ça puisse continuer avec d'autres, quand les vieux s'en vont et ont pris leur retraite, même si on a transmis et que les autres ont compris de quoi il s'agit.

Deleuze et Guattari : La schizo-analyse

Quel est l'apport du travail que Félix Guattari, lorsqu'il s'éloigne de La Borde, mène avec Gilles Deleuze dans Capitalisme et Schizophrénie ? 39

Je reviens alors sur la question de la subjectivité. Tout d'un coup, des gens essayent de mettre sur le même pied, dans un premier temps, les déterminations économiques et les déterminations subjectives. C'est là que l'apport de Deleuze et surtout de Félix est décisif sur le plan théorique. Ce sont deux phénomènes de production extrêmement matériels. La matérialité de la subjectivité passe par des tas de voies institutionnelles, des dispositifs. Cette production est toujours déjà là, et encore plus dans le capital. C'est chez Marx. J'ai encore relu Le Capital il y a peu et j'ai retrouvé un passage très clair où Marx dit : le capital produit des objets pour les sujets, mais il

produit aussi des sujets pour les objets, tout simplement. Pour vendre sa camelote, il faut aussi travailler à la tête des gens, la tête et le corps. Ce sont des choses que Foucault, au fond, reprend à sa manière quand il parle du corps, du plaisir ; il met en branle quelque chose qui n'a pas à voir avec la psychanalyse – dont il se méfie –, mais il parle de ça. C'est très clair quand il parle de la société dans son séminaire au Collège de France. Cela entraîne Félix et Deleuze à faire un pas de plus : placer ces deux productions sous le primat du désir. C'est plus une rupture qu'un pas de plus. Ce qui fait marcher tout ça, aussi bien l'économie politique que libidinale, l'immanence, le plan de consistance de ces deux productions inéluctables qui ne cessent de travailler l'humanité, c'est le désir. Alors, on a un désir qui n'est plus copie conforme de l'inconscient de Freud, et encore moins de celui de Lacan, qui aurait tendance à faire opérer cette réduction linguistique de l'inconscient autour du signifiant, des jeux du signifiant, et autour de sa tripartition réelle, symbolique, imaginaire, etc. Il y a un désir matière-énergie. C'est ça le désir. On n'est pas loin de Spinoza. C'est pour ça que des gens comme Negri, tout marxistes qu'ils étaient, se sentaient très fascinés par cette idée. Ils étaient suffisamment spinozistes pour être sensibles à cette idée qu'après tout c'est peut-être le conatus qui est le plus important là-dedans, le désir qui fait marcher les choses. Et que ce désir a une extension immensément plus grande que ce qui est délimité par l'inconscient freudien. Et même, on pourrait dire, que la sexualité au sens de la sexualité inconsciente, que les constructions œdipiennes ratatinent sur la trilogie familiale, la famille nucléaire. Troisième pas : c'est comme ça qu'on rentre dans la schizoanalyse, comment travaille le désir, qui est un désir dont non pas la représentation mais la conception est profondément matérialiste pour Félix et pour Deleuze ; c'est-à-dire un désir qui est fait, à cette époque-là en tout cas, *L'Anti-Œdipe* est clair

là-dessus, de machines et de flux. Le désir est machinique, il n'est pas discursif ; il n'est pas fait de discours, d'idées ou de pensées. On ne se trouve pas loin de Freud dans l'esquisse d'une psychologie scientifique. À savoir que quelque part, là, souterrainement, ça chauffe. Il y a de la pulsion : c'est ce mot qui est important. Deleuze et Félix lui donnent toute son importance en disant que ça chauffe et que ça n'arrête pas de chauffer, à tous les étages et de façons très différentes suivant les endroits. Elles sont démultipliées, elles changent de mode de fonctionnement, mais il y a toujours des machines qui émettent des flux, des machines qui les captent et des flux qui circulent. Si on est d'accord sur ce principe, on peut continuer. Continuer, ça veut dire quoi ? Ça veut dire : est-ce qu'on peut dire, sinon une logique, du moins une « processualité », comme disait Félix, c'est-à-dire un esprit du processus, les mécanismes ou machinismes du processus. Le processus qui entraîne à la fois la production de subjectivité et la production sociale, c'est la déterritorialisation. C'est-à-dire une distance toujours plus ample prise avec les délimitations dans lesquelles le désir peut être éventuellement confiné. Une distance avec les codes locaux, avec la terre, avec l'immédiateté, avec un environnement immédiat. Les flux veulent « fluer » quelque chose et, quand ils veulent fluer, ils adoptent des lignes de fuite, et ces lignes de fuite les entraînent très loin de leur point de départ – enfin, il n'y a pas de point de départ : disons de là où ils étaient avant. Ils disent que toutes les sociétés vont dans ce sens-là et, dans un premier temps, ils étaient même tentés de périodiciser ça. Le capital a cette caractéristique, pour eux – et c'est tout à fait évident dans le processus de mondialisation –, d'avoir des capacités de déterritorialisation poussées à l'extrême. Rien mieux que le capital ne va au bout de cette déterritorialisation. Ce qui n'est pas grave puisque ces déterritorialisations s'accompagnent toujours de reterritorialisations. Parce

41

que les gens expérimentent qu'il faut trouver les moyens de créer un minimum de stabilité de temps en temps pour que quelque chose soit durable et tenable. Mais les reterritorialisations capitalistiques se font toujours selon un schéma précis qui est cerné par les exigences des pouvoirs, même mondialisés – à savoir la propriété privée et le profit, en gros.

L'idée qui vient de Félix, parce que Deleuze n'était pas un praticien de la folie alors que Félix travaillait continuellement avec des schizos à La Borde, c'est que cette déterritorialisation est la forme sous laquelle se développe la schizophrénie, si bien qu'on pourrait tenir ces deux termes pour synonymes. Le schizophrène est quelqu'un qui déterritorialise, à fond. Tellement qu'il quitte même les encodages du symbolique, même la langue est explosée et puis il crée d'autres systèmes, il délire, etc. Là aussi il faut reterritorialiser. Souvent on a laissé aller comme ça, parce qu'on ne savait pas faire avec ces gens-là : eh bien cela mène à la catatonie et à la mort. Des trucs que l'on trouvait justement dans les asiles classiques. Quand j'ai commencé à faire de la psychiatrie, j'ai vu des schizophrènes de 60

42

ou 70 ans qui étaient à peine des êtres humains, d'un certain point de vue. Des gens qui marchaient attachés avec une camisole de force, complètement abrutis, ne parlant à personne, qui semblaient délirer, qui vociféraient dans des cages ou dans des grilles – j'ai vu ça à l'hôpital Maison-Blanche en 61. L'idée la plus forte, la plus dure à comprendre, est la trouvaille d'un principe abstrait suffisamment puissant pour englober à la fois l'histoire et la clinique de la psychose, d'un seul tenant. C'est ça la schizo-analyse. Tout le reste en découle – par exemple que l'œdipe et la psychanalyse freudienne stricto sensu font partie des reterritorialisations plutôt capitalistiques du désir.

La schizo-analyse porte donc son attention sur les institutions aussi bien que sur la famille, conçue presque comme une unité biologique, biopsychologique : on a un père et une mère, le

masculin est différent du féminin, il y a ceux qui ont une famille et ceux qui n'en ont pas et la différence est très importante. Le destin des hommes et des femmes se ferait autour de quelque chose qui serait vécu des deux côtés, selon Freud, soit comme une menace, soit comme un assujettissement à la castration. Lacan reprend le terme de « castration » et, comme il veut sortir de cette approche trop physiologique, anatomique de l'histoire, il l'appelle la castration symbolique. Ce n'est pas une affaire de fantasmes de castration, comme le pensait Freud. Historiquement, il avait raison : dans la Vienne de Freud, quand un petit garçon se masturbait, on lui disait : « Attention, on va te la couper. » Dans ce contexte, on peut imaginer que la crainte de la castration existât, mais elle était largement produite. Des filles, on pouvait dire que lorsqu'elles voyaient comment étaient faits les petits garçons, elles ne pouvaient le comprendre qu'en se disant que, probablement, on leur avait enlevé quelque chose et elles en étaient malheureuses, etc. La schizo-analyse veut rompre avec ça, avec cette idée d'une unité biologique décisive. Il y a cette idée chez Lacan, notamment quand il parle de la prématuration chez l'enfant. Il dit : l'enfant d'humain, plus que tous les autres petits d'animaux, se développe après la naissance. Il mûrit beaucoup plus lentement que les autres. Un poulain peut se mettre debout quelques heures après être sorti du ventre de la jument. Le petit d'homme a besoin d'un an. Que se passe-t-il pendant un an ? Il ne peut pas bouger, il ne peut pas parler, il ne peut rien, il est totalement dépendant. De la mère, et accessoirement du père ; et cette situation de dépendance absolue, extrêmement particulière, fait le lit de l'inconscient. L'inconscient se marque d'abord dans cette précarité-là, une précarité biologique. On s'appuie là-dessus pour parler des questions de l'apprentissage, de l'amour qu'on porte à la mère – l'amour ou la haine, si on prend les choses par Mélanie

43

Klein. Et puis ces rapports très complexes qui s'établissent entre chacun de nous et sa maman, la façon dont le père, ensuite, essaye de s'immiscer dans cette symbiose pour séparer un peu l'enfant de la mère et apporter, selon les schémas freudiens, et encore plus lacaniens, la culture, pourrait-on dire. Je schématise mais je crois qu'on peut le comprendre. Deleuze et Félix s'attaquent à ça : l'inconscient devient quelque chose qui a avant tout à voir avec des systèmes de représentation. Ils pensent que dans la tripartition réel/symbolique/imaginaire, il n'y a que le réel qui soit vraiment intéressant.

Deleuze a écrit entre-temps son livre qui me touche le plus, *Différence et Répétition*. Il s'en prend à l'idée de répétition qui est centrale chez Freud : la névrose avant tout, la névrose de répétition, et la répétition, c'est la mort. Deleuze nous explique que ça n'existe pas tel qu'on l'imagine ou tel qu'on se le donne : la répétition n'a pas grand-chose à voir, et même jamais, avec le « même », avec le semblable. La répétition est comme un rouage dans un processus différentiel. Ça veut dire qu'on abandonne dans la psychanalyse tout ce qui est de l'ordre de la représentation. Lacan avait justement mis l'emphase là-dessus avec la linguistique saussurienne, avec le signifiant et le signifié. Il faut laisser dans l'ombre tout ça et s'intéresser d'abord et avant tout au réel.

44

Du même coup on s'aperçoit que ce qui est en question, ce sont ces trois « S », le sujet, la structure et le signifiant, les ennemis principaux qu'il faut écarter si on veut comprendre quelque chose à la subjectivité ; plutôt une sorte de matière, quoi. Je crois que ça donne un cadre général à partir duquel on peut voir comment la schizo-analyse peut servir dans toutes sortes de domaines – dans la politique, pour repenser la subjectivité dans l'histoire de la politique, etc. Ceci avait été amorcé par des anthropologues, des historiens, par Lefort et puis, bien sûr, par Lyotard. Mais Lyotard n'avait pas osé aller aussi loin que

Deleuze et Félix. Il est resté respectueux du message marxiste. La schizo-analyse s'intéresse à quelque chose qui, peut-être, correspond à la recherche des savants dans les sciences dures à propos du chaos, de tout ce qui n'est pas facile à enfermer dans des déterminations linéaires, des rapports de cause à effet, des lois qui tiennent le coup – Newton, en gros. Il y a tout le temps de l'aléatoire avec, parfois, des logiques de l'aléatoire, mais en général très temporaires, quelque chose qui est de l'ordre de l'imprédictibilité absolue. Et les puissances de déterritorialisation de la psychose, si elles peuvent être très dangereuses, sont aussi très riches, productives, au sens où elles vont sonder un mode d'être avec l'autre, le grand Autre, le monde, etc. – qui est très difficile à cerner pour ceux qui sont déjà complètement codifiés par la langue, la syntaxe, la grammaire... Il y a effectivement là une richesse, une possibilité d'entrer en relation avec les fous qu'on ne peut penser que si l'on s'intéresse à ce désir qui excède de beaucoup l'inconscient.

Beaucoup d'analyses avaient dit des choses comme ça en faisant la différence entre l'inconscient freudien, où les choses sont refoulées, et le rejet. Le refoulement : il y a des perceptions, des chocs, des images, des événements qui passent la barrière de notre enveloppe et qui arrivent à rentrer dedans. Ces perceptions s'inscrivent et sont immédiatement refoulées ; elles sont là mais on les oublie. Elles peuvent ressurgir dans l'analyse, ou dans un jeu d'esprit, dans un lapsus ou dans le rêve. Cela postule un extérieur qui a franchi une barrière pour s'inscrire à l'intérieur. Mais beaucoup de gens depuis longtemps disent : nous avons l'impression que les humains, les petits, etc., sont confrontés à des images, des chocs, des événements plutôt traumatiques – on peut garder l'idée du trauma mais l'idée de l'image selon Bergson n'est pas mal non plus : c'est le choc, un contact, quelque chose

45

46
passe. Mais, aussi, quelque chose ne passe pas, c'est-à-dire qu'il y a toute une série de choses qui sont purement et simplement rejetées, ce qui est aussi très nécessaire : on n'est pas des ordinateurs super puissants, on ne peut pas se surcharger de tout ce qui nous arrive. Il y a déjà une espèce de rejet qui n'est pas le refoulement. Le refoulement, c'est l'absorption ; on met dans les souterrains. Le rejet, c'est : je n'en veux pas ! Or ce phénomène-là est suffisamment important pour qu'on puisse penser que ça n'est pas rien. Il y a eu une puissance de rejet très particulière qui entraîne elle aussi toutes sortes de modifications internes. Rejeter est aussi quelque chose qui suppose des événements en chaîne. À l'intérieur de l'organisme, dans le corps sans organe. Beaucoup d'analyses travaillent avec ça. Avec la schizo-analyse, on est encore plus porté à s'intéresser à ça, et donc à travailler sur des choses très archaïques. Certains types de réaction, certains blocages peuvent se transmettre de génération en génération. La schizo-analyse dit aussi que toutes les sciences humaines y sont intéressées : afin d'en finir avec le structuralisme qui les a dominées pendant cinquante ans au moins et pour prendre les choses autrement, en opposant le réel au symbolique et à l'imaginaire, en privilégiant le réel, le processus sur la structure – ce que tout le monde a envie de faire, sinon on ne soignerait pas les fous. Les lacaniens, qui sont persuadés que la schizophrénie est une structure, en tirent généralement comme conséquence que la psychanalyse ne peut rien pour le schizophrène, rien. Mais si on pense qu'un certain nombre de processus sont mis en route dans une composition extrêmement complexe et singulière pour chaque sujet, là on peut travailler. Voilà, je crois que ça donne un point de vue général des principes de la schizo-analyse.

“Introduire la politique plus vivement”



“Introduire la politique plus vivement”